

LE SECOURS LOUISIANAIS A LA FRANCE.

Discours de M. E. Genoyer, consul général de France.

A l'assemblée annuelle du Secours Louisianais à la France, après lecture faite du rapport de Mme D. Roudès, la présidente, et l'allocution de M. George Deugre, un discours a été prononcé par M. E. Genoyer, consul-général de France à la Nouvelle-Orléans.

Remerciant la présidente de lui avoir procuré l'occasion d'exprimer sa gratitude aux dames patronnesses du "Secours Louisianais à la France" et de dire publiquement "l'admiration complète, émue et reconnaissante" que lui inspire "l'effort admirable et le dévouement persévérant dont elles font preuve," il félicite en ces termes les membres du comité directeur de leur charitable initiative.

"Lorsqu'on début de cette guerre meurtrière, la plus terrible que le monde ait jamais vue, au moment où les nations formidablement armées se dressaient les unes contre les autres avec des haines farouches au cœur, alors que l'horizon se fermait pour longtemps sur l'aube de paix universelle tant de fois annoncée et tant de fois disparue dans une tempête de fer et de feu, vous avez réalisé immédiatement quel devait être votre rôle, vous avez compris qu'il appartenait à la charité de ne pas se détourner du champ de bataille, mais d'y aller faire la guerre à la guerre elle-même jusque sur son domaine ensanglanté. Vos envois réguliers poursuivent ce but; ils apportent sans cesse des moyens d'action aux bataillons pacifiques de celles, qui, en arrière des tranchées, vont protéger leur soin et disputer à la mort les héros échappés à la tuerie."

L'orateur évoque ensuite dans un langage imagé la figure du blessé arrivant dans les ambulances de l'arrière où sont employés les objets divers si soigneusement préparés par de fines mains néo-orléaniques. Il dit les angoisses au cours du trajet souvent long de la tranchée à la salle d'hôpital, le balancement du brancard, les cahots de la voiture dont chaque tour de roue est une douleur... "si bien que lorsqu'enfin on a couché le malheureux sur le petit lit bien blanc, seul ses yeux dans son visage émacié révèlent encore l'existence d'une âme... deux grands yeux de soldat exténué, dont les regards éperdus sont redevenus d'un enfant."

Le Consul de France ajoute alors: "L'avez-vous aussi parfois rencontré ce regard éploré? S'est-il fixé sur vous avec reconnaissance quand votre aiguille agile fonctionnait des bandes blanches qui font maintenant autour des douloureux membres de frais pansements? Certes vous avez dû souvent chevaucher derrière votre imagination attristée lorsque vous faisiez plus tard le métier d'emballer suivant par la pensée les paquets soigneusement ficelés pendant leur longue route vers des destinations inconnues; vous avez pénétré avec eux l'hôpital lointain, vous avez vu les mains amaigrées et fiévreuses qui ouvrent le mystérieux envoi d'Amérique, puis le sourire ému qui illumine doucement les pâles figures à mesure qu'apparaissent tant de bonnes choses, utiles, charmantes et inattendues; vous entendez encore, à vos oreilles la bénédiction muette et le silencieux remerciement qui, du fond d'un cœur sincère, à travers l'Océan est venu jusqu'à vous. Cette vision est votre seule récompense, vous malades et vos protégés ignorent toujours quelles sont celles qui les ont secourus. Vos bienfaits restent anonymes... car la satisfaction vous suffit de savoir que dans "l'horrible" vous ouvrez des clairières.

"Et Mesdames permettez-moi de vous

dire que je comprends votre dévouement autant que je l'admire; j'ajouterais même que je le trouve naturel. N'était-il pas en effet naturel que, dans notre épreuve, les mères, les femmes et les sœurs louisianaises vinssent se ranger aux côtés de l'infirmière française pour aider par leurs dons généreux à soigner et guérir ceux qui combattent non seulement pour sauvegarder l'indépendance et la dignité de leur patrie, mais aussi pour assurer au monde affranchi et pacifié les garanties essentielles du droit et de la civilisation. "Vous en avez jugé ainsi, Mesdames, et l'élan de votre cœur vous a poussés vers nous... merci. Permettez que je vous exprime ici ma gratitude émue pour ma double qualité de Française et de représentante du Gouvernement de la République dans cette belle et grande ville si fidèle à ses nobles et généreuses traditions."

Au service de l'Autriche

Non seulement le militaire n'y est pas riche, mais il est fort malheureux. M. Barzini publie dans le "Corriere della Sera" des extraits de lettres qui le prouvent:

Tout le monde voudrait s'en aller, écrit un soldat. Croates, Italiens, Polonais, Roumains, Hongrois, ils partent tous avec hostilité des "Autrichiens" qui les mènent. L'organisation de la machine hiérarchique est savante. Les Roumains sont encadrés par des Hongrois, les Polonais par des Allemands. Les désertions sont fréquentes. Un ordre impérial a été trouvé parmi ces lettres. "Profondément attristé, écrit le vieil empereur, j'ordonne que le 28e régiment soit expulsé de mon armée. Mais le 28e régiment, composé de Bohémiens, s'était expulsé lui-même au cri de "Vive l'Italie!" à la nouvelle de la déclaration de guerre italienne.

Les châtimens corporels sont fréquents. Un soldat hongrois tient un état complet des punitions infligées dans son peloton. "Le 10 octobre, un hongrois, 25 coups de verges; 2 octobre, trois hongrois, 25 coups de verges. Un hongrois suspendu pour deux heures. Un sergent et un caporal-fourrier bâtonnés à midi en présence des troupes, un bâtonné pendant le combat même. Les officiers n'essayent pas de se faire aimer. La bastonnade suffit à tout. Ils mènent une vie brutale et boivent beaucoup. Les soldats, lorsqu'ils écrivent, se plaignent d'être mal nourris. Les officiers ne se plaignent de rien de tel et racontent leurs beuveries: "Nous avons fêté l'anniversaire de Lissa, écrit l'un d'eux; le commandant s'est grisé comme un cochon."

Les hommes se laissent conduire ainsi; ils fournissent un labour énorme. L'état-major italien s'est souvent étonné de la rapidité avec laquelle l'infanterie autrichienne creuse des lignes de tranchées. Les soldats expliquent par quels procédés leurs chefs les font travailler. Ils les mènent sur le terrain, leur assignent leur tâche et leur disent qu'ils n'auront pas de repos, qu'ils resteront sous les obus jusqu'à ce qu'ils aient fini. Et les soldats travaillent désespérément.

Assurance contre la paix!

Parfaitement. Cela existe en Angleterre, et sans aucune immoralité, bien au contraire. Vous voulez fonder une usine pour munitions, qui exige des frais tels que, si la paix survient d'ici peu, vous êtes ruiné. Eh bien! on vous assure contre ce danger. Au fond, c'est de la part de l'Etat, une façon intelligente de favoriser la production du matériel.

C'est égal: "assurance contre la paix" ont fait la joie d'Alphonse Allais.

CONFÉRENCE DE MR. STÉPHANE LAUZANNE.

Hier après-midi, sous les auspices de l'Athénée Louisianais, M. Stéphane Lauzanne, Rédacteur en chef du journal parisien "Le Matin", a donné, à la salle de l'Union française, une conférence ayant pour sujet "La France qui se bat". Devant une salle comble, qui lui a témoigné un sympathique accueil, M. Stéphane Lauzanne a abordé son sujet avec assurance et avec un talent de parole et d'élucubration qui, dès ses premières paroles, prélaudaient au succès qu'il a remporté. Le conférencier a commencé par passer en revue les incidents diplomatiques ainsi que les circonstances politiques au milieu desquelles la guerre a éclaté, les idées qui avaient présidé, en Allemagne, à sa préparation. Il a analysé les principaux faits de guerre survenus depuis 30 mois, en citant les épisodes les plus saillants. Et comme, avant d'entreprendre sa tournée de conférences en Amérique, M. Stéphane Lauzanne avait fait, en qualité d'officier dans l'armée française, plusieurs mois de campagne sur le front occidental, il a eu la ressource d'agrémenter la plupart de ses récits d'impressions personnelles, qui, aux yeux de son auditoire, en augmentaient l'intérêt et le charme. En même temps, il a su rendre au rôle des femmes françaises, l'hommage qu'il mérite, et n'a pas manqué non plus de signaler à la réprobation de son auditoire les conditions horribles qui ont présidé aux déportations d'une partie des populations des départements français occupés par l'ennemi. M. Stéphane Lauzanne s'est attaché aussi à donner une idée de la résolution dont sont animés tous les Français de pousser la guerre jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la victoire. Avant de terminer, le conférencier a demandé à tous les assistants de ne jamais perdre une occasion de faire comprendre aux Américains que, lorsqu'il est question des buts respectifs de la guerre, il est souverainement injuste et même injurieux pour les Français de se trouver mis sur le même plan que les Allemands. On ne saurait assez proclamer que les Français se battent pour un idéal, pour la vérité, le droit et la liberté.

La conférence terminée, après avoir été fréquemment interrompue par les sympathiques manifestations de l'auditoire, l'assemblée a assisté à des projections cinématographiques, produites à l'aide de films de la plus parfaite exécution. Ces films, prêtés par les autorités militaires françaises, ont particulièrement intéressé les spectateurs, qui marquaient leur satisfaction par des applaudissements répétés et prolongés.

La conférence de M. Stéphane Lauzanne a obtenu, en somme, le plus légitime succès. La guerre étirent les cerveaux et les cœurs; mais la science et la pensée ne chôment pas. Un grand pays ne se laisse jamais prescrire la vie de l'esprit. — La France moine que tout autre. Aux yeux du monde, elle peut être fière de ses écrivains, de ses penseurs et de ses orateurs. Quand, plus tard, le recul indispensable permettra d'écrire l'Histoire, quel contraste et quelle antinomie glorieuse avec l'attitude des intellectuels d'outre-Rhin, militarisés pour une besogne d'opprobre et de destruction! Tous ou presque tous les nôtres, ils ont compris qu'ils avaient à combattre, avec leurs armes propres, qui sont la plume et la parole, parallèlement à ceux qui, dans la tranchée et sur le champ de bataille, tiennent en main le fusil et le sabre. Ils ont compris également qu'ils prenaient leur position, par conséquent leurs responsabilités sous les regards du monde et pour l'édification

les neutres, de ce qui subsiste encore comme neutres dans l'univers civilisé! Belle attitude à tenir, surtout quand elle est dictée, comme nous l'avons vu hier après-midi, par l'élan d'une âme française!

Pages d'avant-guerre

Guillaume II et l'Encyclique de Pie X sur le Protestantisme.

Un prêtre espagnol exhorta naguères ses ouailles à ne pas considérer les Français comme des ennemis de l'Eglise, mais à se défier plutôt de l'empereur luthérien qui gouverne l'Allemagne. Déjà une voix plus haute avait déclaré la guerre au protestantisme allemand, car c'est contre l'Allemagne que Pie X rédigea sa fameuse encyclique. Un érudit, qui fut cette année lauréat de l'Institut, M. F. de Mély, dont les beaux travaux sont universellement admirés, nous en rapporte aujourd'hui une preuve que les historiens accueilleront avec plaisir. Car ce point de l'histoire des relations du Saint-Siège et de l'empereur allemand était resté jusqu'à présent absolument mystérieux.

Dans les premiers jours de juin 1910, l'encyclique sur saint Charles Borromée, le protestantisme et le modernisme, adressée par le Pape Pie X aux évêques du monde catholique, provoquait dans la diplomatie européenne des commentaires les plus divers. Nul n'a mieux exprimé la surprise des chancelleries que Francis Charmes dans la Chronique de la "Revue des Deux Mondes" du 15 juin 1910. Elle survenait au moment où l'antique texte du serment imposé au nouveau roi d'Angleterre semblait devoir froisser les catholiques anglais, et cependant les Anglais ne paraissaient nullement émus de la lettre pontificale, tandis que, au contraire, l'opinion allemande était des plus surexcitées. On ne parlait rien de moins, en Allemagne, que de renouveler le "Kulturkampf"; on avait même entendu dans les antichambres du Vatican le bruit du sabre et des éperons de l'envoyé spécial du Kaiser, chargé de demander des explications.

Bref, après une interpellation au Landtag, on dit à Rome que la traduction avait trahi la pensée du Pape: une note passait dans les rédactions des journaux catholiques: "Ne pas lire en chaire et ne pas tenir compte"; et tout s'apaisa. Que s'était-il donc passé pour que l'Allemagne fût ainsi remuée, alors qu'on supposait sage et habile la politique du gouvernement impérial? Etait-ce simplement pour avoir retrouvé sous la plume du Pontife romain le verset 19 du chap. III du liv. III de "l'Épître de saint Paul aux Philippiens" qui vise ceux "qui font leur Dieu de leur ventre", que l'Empereur avait ainsi menacé la papauté?

Evidemment, comme le disait Francis Charmes, "il aurait mieux valu renoncer à ces formes vieilles, qui ne sont pas celles qui donnent plus de vigueur, ni surtout plus de précision, à la pensée."

Mais, n'importe, la chose avait fait beaucoup de bruit, et même dans les sphères gouvernementales françaises on ne fut pas sans chercher le mobile auquel le pieux Pontife romain avait obéi; on ne le trouva pas. Dès le 26 juin 1910, une lettre de Potsdam, que m'écrivait une personne de la plus haute aristocratie, qui ne quittait pour ainsi dire jamais la famille impériale, me donna la clef de l'énigme. A ce moment, je trouvai fort inutile d'en parler. Aujourd'hui, je recopie le passage re-

latif à cet incident, qui fait-il tourner si tragi-comiquement: "A Berlin, j'ai encore assisté à de jolies fêtes. Le mariage du prince Frédéric W. de Prusse et de la petite Ratibor était quelque chose d'intéressant aussi, au point de vue de la différence des religions: le prêtre y toucha dans son sermon, mais avec une grande délicatesse. Bientôt après, nous avons vu la "Encyclique"; je m'en doute si elle n'a pas été faite un peu contre ce mariage. Cela devait donc fâcher Rome si une fille d'un de ses meilleures maisons renonce à tant de choses qu'exige sa foi."

Pour peu qu'on ait suivi dans les premiers mois de 1910 la politique allemande, cette lettre, qui n'était qu'un écho du cercle impérial, mettait absolument les choses au point.

Voici donc ce qui s'était passé.

Au mois de mars 1910, la réforme de la loi électorale provoquait en Prusse et aussi dans toute l'Allemagne une réelle agitation. Bismarck avait dit un jour que la loi électorale prussienne était la plus misérable qui fut au monde; une loi nouvelle était présentée. Et si le parti socialiste l'attaquait violemment, M. de Bethmann-Hollweg, en qualité de premier ministre de Prusse, la défendait énergiquement devant le Landtag; le succès dépendait du vote du parti catholique. Aussi l'empereur allemand, qui cependant en 1901 écrivait à la landgravine Anne de Hesse, qui venait de se convertir au catholicisme: "Je suis du fond du cœur cette religion que tu as embrassée et que je persécute", n'hésitait pas à demander au Saint-Père d'agir tout particulièrement sur le prince Ratibor, dont le père avait été ambassadeur auprès de Pie IX au moment du Concile, et qui jouissait d'une grande influence sur les catholiques allemands. La diplomatie papale s'étant dérobée, Guillaume, sans tarder, avait alors fiancé son neveu, le prince Frédéric-Wilhelm, à la princesse Agathe-Charlotte de Ratibor (la petite Ratibor de la lettre de Potsdam). Le mariage eut lieu le 10 juin 1910. Le prince de Ratibor, devenant ainsi le beau-père d'une altesse royale, ne pouvait plus dès lors refuser son concours à l'oncle de son gendre.

On comprend l'irritation de Pie X en apprenant qu'une des catholiques les plus en vue de l'Allemagne aurait ainsi sa foi pour devenir altesse royale. Elle ne faisait pas "un Dieu de son ventre", mais bien "un Dieu de ses entrailles" (traduction de "ventris sui") de future mère. Et c'est ainsi que le Pape, en toute sincérité, pouvait affirmer que les traducteurs de l'Encyclique avaient trahi sa pensée. Le Kaiser, lui, avait parfaitement compris; il se sentit personnellement visé, alors que l'Angleterre, n'apercevant pour elle aucune allusion directe, demeuraient en quelque sorte indifférentes.

En son temps, même en Allemagne, nous venons de le voir, l'abjuration de la "petite Ratibor" ne fut pas sans causer une certaine surprise. Elle n'est plus pour nous étonner aujourd'hui, que nous connaissions la "docilité", "l'horisme", allemande, même en matière religieuse.

N'avons-nous pas vu, il y a quelques mois, Mgr Faulhaber, évêque de Spire se prosterner devant la Majesté de Guillaume II et devant sa foi religieuse? Hier le cardinal Hartmann n'allait-il pas, contrairement à toutes les règles canoniques, officier pontificalement à Bruxelles, dans le diocèse du cardinal Mercier? C'est que les Germains, dans l'ensemble de leur vie sociale, sont faits uniquement pour commander et servir; ils obéissent aveuglément à leur chef de guerre — le "Kriegsherr"; ils ne reconnaissent que le droit du poing — le "Faustrecht". Et je me souviens de la réponse que me fit, en mai 1914, un grand seigneur, portant

un nom français illustre, mais officier de la garde prussienne, alors que nous parlions de patriotisme: "Moi, me dit-il en me regardant d'un œil bleu clair comme l'acier, je n'ai pas de patrie; je n'ai qu'un roi!" Les cardinaux, les évêques, les prêtres, les catholiques allemands, n'ont pas plus de patrie ecclésiastique que de patrie terrestre; ils n'ont qu'un chef de guerre auquel ils obéissent servilement. Pie X l'avait senti, l'avait montré: Guillaume ne le lui pardonna pas. F. de MELY.

Les Massacres arméniens

Dépôts de deux musulmans

Londres, 1er janvier. Le "Times" publie la déposition de deux musulmans qui ont assisté au massacre des Arméniens. "En juin 1915, déclare l'un d'eux, je vis dans les faubourgs de Mush d'innombrables cadavres d'Arméniens, hommes, femmes et enfants, quelques-uns tués par coups de feu, d'autres poignardés. Presque tous étaient horriblement mutilés: les femmes étaient dépouillées de tout vêtement. "Je vis cinq cents femmes et enfants dans un camp près de Bitlis. Les gendarmes qui les gardaient dirent: "Ces prisonniers doivent être déportés, mais nous avons l'ordre de laisser les bandes kurdes les massacrer en route."

"Près de Zaart, je vis environ quinze mille cadavres empilés dans deux ravins. L'évêque arménien de Zaart avait été fusillé dans sa cave pendant qu'il préchait. "Près de Mush, des gendarmes lancèrent des torches enflammées dans une étable où cinq cents Arméniens étaient enfermés. Tous furent brûlés vifs. A Mush, tout Arménien qui se montrait dans les rues était tué. Personne n'était épargné, ni vieillards, ni infirmes. "Entre Hinis et Sherkiskeni, deux fossés étaient pleins de cadavres, un autre fossé était plein de cadavres d'enfants. "A Karashuban, d'innombrables cadavres flottaient sur les eaux de la rivière Murad.

"A Eczingan, des milliers d'Arméniens ont été jetés dans l'Euphrate. Beaucoup s'y jetèrent pour éviter une mort pire. "Un fetva du Sheik-ul-Islam, accompagné d'un iradé, déclara que les Arméniens avaient versé le sang musulman, donc qu'il était légal de les tuer. "Des femmes et des enfants ont été attaqués, outragés et assassinés par des bandes organisées. "A Trébizonde, des enfants sous la protection du consul américain ont été enlevés, jetés dans des barques, assassinés, mis dans des sacs et jetés à la mer.

"A Kamach, une bande de Kurdes a forcé des gardes convoyant des Arméniens à s'écarter, puis elle a massacré tous des Arméniens et jeté les cadavres dans l'Euphrate. "A Trébizonde, les musulmans ont été prévenus qu'ils étaient passibles de mort s'ils abritaient des Arméniens. Les fonctionnaires de Turot choisissaient les plus jolies femmes, les violentaient, puis les assassinaient."

Guilotes turques.

On mande de Constantinople à Genève que "l'Université de Stamboul, à qui on avait demandé de proposer un candidat pour le prix Nobel de la paix, a désigné l'empereur Guillaume, qui dit-elle, a ouvert le combat en faveur de la paix."

Ne commentons pas. C'est trop beau.

qu'à la faveur de ce lâche abandon Cordelia consentirait peut-être à poser, une fois redevenue elle-même... Il eut des battements de cœur de clerc d'avoine amoureux.

Un peu avant deux heures, il était auprès du docteur Delestang, qui s'empressa de lui dire:

— La comtesse a passé une bonne nuit et une non moins bonne matinée. Nous avons échangé quelques paroles... Ah! elle a deux bien jolis prénoms: "Yolande-Valentine..." La voix revient peu à peu... Quant à l'identification, comme elle est maintenant facile, le commissaire de police de notre quartier, que j'ai convoqué, moi vieux renard lui donnera une forme légale au moyen d'un procès verbal.

— Vous avez eu là une excellente idée docteur dit Julien; vous saurez pourquoi.

Sur ces mots, le commissaire de police entra, ceinturé de son écharpe et suivi de son secrétaire, un grand jeune homme portant les palmes académiques; sa redingote de coupe soignée, et sa barbe trop calamistrée trahissaient un ancien sous-officier promu à "un emploi civil", en attendant qu'il écrivit des romans-feuilletons et des vaudevilles. Cinq minutes plus tard, le comte de Châteaugay se présentait lui-même après avoir cherché des yeux et reconnu Julien Sorbier, qu'il salua.

Inkité par le médecin en chef et le magistrat à se rendre auprès de la comtesse, M. de Châteaugay refusa net-

tement. On avait remarqué son grand deuil.

— Messieurs, dit-il, je ne suis ici que pour vous faire la déclaration suivante: Mme la comtesse de Châteaugay est décédée le mardi 4 mai dernier, au Comptoir de Philanthropie, où l'appelaient des fonctions charitables. Elle a été inhumée le vendredi 7 mai au cimetière du Père-Jacques... Voici l'acte de décès de ma malheureuse femme, le certificat d'inhumation et le bordereau des pompes funèbres, je juge donc tout examen inutile pour vous et moi, et pénible pour celle qui a osé revendiquer mon nom.

Sur un petit geste du docteur, le commissaire de police prit la parole.

— Monsieur le comte, dit ce fonctionnaire, il est indispensable, légalement parlant, que vous vous rendiez auprès de la malade. Votre déclaration, si formelle qu'elle soit, et même appuyée des irrefutables documents dont vous êtes porteur, ne saurait avoir de valeur qu'après l'examen attentif de cette personne.

Le comte, très maître de lui, répondit simplement:

— S'il en est ainsi, messieurs, je suis à votre disposition. Conduisez-moi.

Le secrétaire du commissaire de police s'assit à une table. Le médecin en chef, Julien Sorbier, le commissaire de police et M. de Châteaugay se transportèrent silencieusement dans la chambre occupée par la comtesse. Elle dormait, toujours emprisonnée dans l'appareil destiné à faciliter la cicatrisation. Le

bruit léger de son souffle n'arrivait à personne. Moins de pâleur était sur son visage; mais, Julien le remarqua, ses lèvres semblaient un peu enflammées, conséquence des premières émissions vocales.

Le docteur congédia l'infirmière de service.

Le comte de Châteaugay s'approcha du lit, le chapeau à la main, et reconnut tout de suite sa propre femme. Le doute n'était point permis. Mais en la voyant blessée, brisée, anéantie, incapable de se défendre, une odieuse pensée — celle-même que Julien lui avait prêtée — traversa son cerveau. En présence de cette femme endormie, qu'il croyait muette, il se tourna vers les trois hommes et dit fort distinctement, quoique avec une certaine émotion:

— La personne couchée sur ce lit n'est pas et ne pouvait pas être la comtesse Amaury de Châteaugay.

M. Delestang entra discrètement, la fenêtre et fit glisser les rideaux sur leur tringlette, de façon à projeter encore plus de clarté sur la malade. A l'instant même elle s'éveilla, eut le vague sourire de la jeune et jolie femme qui a trop dormi; puis, apercevant son mari:

— Amaury! s'écria-t-elle sourdement et tout en retirant son bras gauche de la couverture.

Elle semblait attendre un élan, un pas vers elle; en voyant que rien ne venait, sa physionomie s'éclaira d'un demi-

sourire, comme celle d'un enfant avec qui l'on voulait ruser.

— Amaury! répéta-t-elle, d'une voix cassée.

Elle ajouta:

— Je suis bien changée, n'est-ce pas? mais j'ai tant souffert...

Elle attendit encore. Son regard s'assombrit; sa figure devint plus pâle.

Interrogé des yeux par les assistants, Amaury garda le silence pendant une minute; après quoi, il prit son parti.

— Monsieur le commissaire, dit froidement l'audacieux époux, ni le visage, ni la voix de madame ne sont ceux de la comtesse de Châteaugay. J'en fais ici la déclaration formelle.

Mais pendant qu'il articulait ces paroles, il eut le triste courage de penser qu'il s'élevait par là tout compte à rendre de la dot, de la fortune de la comtesse, et l'ennui de faire exhumer de son caveau de famille le corps inconnu qu'il y avait mis.

Elle reparut une minute après, pour indiquer à Julien un escalier menant au premier étage, où l'artiste trouvait un vieux valet en livrée de deuil. Il traversa une longue et large galerie, splendidement meublée et décorée en style Louis XVI, au bout de laquelle une porte s'ouvrait, il fut reçu par M. de Châteaugay lui-même.

Le comte Amaury de Châteaugay, tout en noir et cravaté en blanc, tête nue et l'air passablement préoccupé, l'invita à entrer dans la pièce voisine, à s'asseoir, et lui montra, sur une com-

sole, une belle reproduction en marbre de son groupe "Roméo et Juliette".

— Votre nom et votre talent, monsieur, sont trop connus pour vous consigner ma porte, mesure que j'ai dû prendre à l'égard des visiteurs ordinaires, à la suite du malheur qui vient de me frapper.

Julien s'inclina, tout en examinant rapidement et ce petit salon, qui esquivait d'être un cabinet de travail sans y réussir, et le personnage qu'il avait en face de lui.

(A continuer.)

LES DECLARATIONS DE M. POINCARÉ.

Un journaliste américain, M. Edward Marshall, a été reçu à l'Elysée et s'est entretenu avec le Président de la République au sujet de la note de M. Wilson et de la réponse que lui ont faite les Alliés.

M. Poincaré lui a exprimé les sentiments reconnaissants de tous les Français pour les sympathies individuelles qui se sont manifestées en Amérique en faveur de la France et pour les offres de si généreuses qui ont été envoyées à travers l'Océan pour nos populations envahies, les veuves et les orphelins de nos soldats. L'œuvre de charité réalisée par les populations des Etats-Unis restera toujours un de leurs beaux titres de gloire, et un grand exemple de

solidarité humaine pour tous les peuples civilisés.

Le Président ne s'est pas contenté de rappeler que l'Allemagne nous a déclaré la guerre sans provocation, qu'elle a voulu nous égorger par surprise, et que pour y réussir elle a piétiné au passage un petit peuple innocent. Et a ajouté que nos ennemis n'étaient pas encore mûrs pour la paix nécessaire qui éviterait au monde le retour d'aussi terribles catastrophes.

La réponse donnée par les Alliés prouve que nous n'avons rien à cacher, mais que nous ne voulons pas avoir à nous défendre perpétuellement contre de nouvelles attaques. Avant de penser à organiser les relations des peuples après la guerre, il faut commencer par restaurer le droit violé et par prévenir l'Europe contre une paix qui contiendrait le germe de nouveaux attentats.

M. Poincaré a rappelé que pendant quarante-quatre ans la France a étouffé la douleur que lui causait ses anciennes blessures, et que, malgré tout, elle ne pensait pas à faire une guerre de revanche pour reprendre ce qui lui avait été arraché. Patiente et résignée, elle a supporté des provocations comme celles de Tancrède d'Agadir et beaucoup d'autres, mais aujourd'hui que, sans motif, on lui a déclaré la guerre, aujourd'hui que son sang a coulé par la faute d'autrui, comment pourrait-elle ne pas élever une revendication fondée sur le droit et la justice?